

HENRY MAIGÉ

CHAMBÉRY



Pour répondre à votre demande, mon cher ami, je vous envoie quelques lignes sur ma vie, très simple, de montagnard. Elles vous diront que, enfant des montagnes, je suis et veux rester fidèle à l'Idéal de Beauté que leur passion naissante avait déposé en mon jeune cœur et que la vie n'a fait que développer en l'embellissant encore par une compréhension plus complète, l'enthousiasme et la sensibilité :

Un village de montagne dans le vert Grésivaudan. Derrière le village, des coteaux pentus recouverts de vignobles ; au-dessus des coteaux les montagnes abruptes et difficiles qui enserrant le plateau des Bauges, de la Dent d'Arcluzaz au Mont d'Orchair. Le village est blotti au pied des monts. Devant lui, la

y coule endiguée. En face du village la chaîne du Grand Arc, puis, les pics hérissés du massif de la Lauzière, le massif d'Allevard, etc..., et continuant la ligne des montagnes des Bauges: le Mont Granier, la Dent de Crolles. C'est là que je naquis le 10 juillet 1881.

Mon enfance fut libre et saine comme celle d'un enfant des montagnes. Orphelin de père, hélas, extrêmement jeune, mon guide dans la vie était, en ce temps, mon cher et délicieux grand-père. Homme de goût, fin lettré, il avait préféré la vie paisible en terre natale à tous les avantages de citadin que lui offraient ses grades pris à l'université de Turin. Je le savais, et son influence fut pour une large part dans mon goût, déjà naturel, de vie "simple et tranquille", dans un cadre de Beauté. Il aimait la vie indépendante et me laissait courir à mon seul gré.

Mes premiers pas furent faits sur les collines pentues. Puis, camarades et moi, nous gagnâmes en altitude. Ces passages difficiles, où chaque année arrive maint accident aux indigènes, furent notre école. Enfants, ivres de liberté, de joie imprécise, mais réelle, nous allions, nous grimpons, sans clous ni cordes, les cheminées et les rochers. Nous allions, comme certain jour, je me souviens, suivre la trace d'un ours, chose de laquelle tout le village avait parlé.

Autre aventure: j'étais très petit; un matin, je partis avec des ramoneurs, des enfants, qui devaient, loin de là, retrouver "le père". Nous ne trouvâmes ni le père, ni personne. Nous revînmes recrus de fatigue, affamés. En dépit de quoi je fus accueilli comme vous devez le penser. Le pays était en émoi, et des braves gens me cherchaient encore, le soir, dans la montagne et vers l'Isère, pendant qu'on me fessait, me couchait, l'estomac vide, mais la tête emplie de l'enchantement de la route et du hasard.

J'aimais la montagne comme une chose exquise et très douce qui emplissait mon âme d'enfant. Une de mes grandes joies était d'accompagner dans les Bauges, l'été venu, les vaches de ma grand'mère. Je suivais le troupeau très lent. Nous mettions deux jours pour faire le parcours. Là-haut, l'ordinaire des bergers, amélioré par ma famille, m'assurait un bien-être suffisant... Et je vivais là, des jours, et je restais là, enfant contemplatif, buvant, me grisant doucement de la montagne sous toutes ces formes de Beauté.

Heures de vie, vis à vis de soi-même, où l'enfant, où l'homme doit trouver en lui tout pouvoir, vous m'avez donné pour toujours cette suprême consolation de savoir vivre, s'il le faut, seul à seul, entre les montagnes, mon âme et mon cœur. Je ne cite qu'en passant

la robustesse physique que donnent de tels séjours.

Or, un soir de rentrée au collège, je rencontrais en gare un monsieur que je connaissais pour être, à ce qu'on disait déjà, un alpiniste. Oh ! la vision, l'évocation : les forts souliers ferrés, le sac, la corde, le piolet... c'était la réalisation organisée de tous mes souhaits... je n'eus plus qu'un désir fou, être ainsi équipé et aller en montagne !!

Je n'eus pas l'équipement, mais j'eus la montagne, à l'inverse de ce qui se passe trop souvent.

A 13 ans, je conduisis des camarades à la Tournette (2.357 m) au-dessus du Lac d'Annecy. Nous fîmes à pied, tant à l'aller qu'au retour, les quarante-cinq kilomètres de route qui, par le col de Tamié, séparent Grésy de Talloires... longue route. En passant, nous reçûmes l'hospitalité à la trappe de Tamié. Mon grand-oncle, Don Gabet, en avait été Abbé avant d'être Abbé du Mont-Cenis, au temps de Napoléon.

J'avais entendu parler du Thabor. A 15 ans j'y entraînai deux amis, dont un breton. Nous partîmes, tels des croisés, pour cette montagne au saint homonyme. De S^t Michel-de-Maurienne, par Valmeinier, nous arrivâmes pour coucher aux Granges de la Losa, vers 1900 m. La neige descendait jusqu'à ce point. Le lendemain nous fîmes l'ascension du Thabor (3.202 m) sans pio-

lets, sans cordes... c'était ma première grande course, ma joie était immense. Je ramenai mes compagnons par Val Étroite et N.-D. du Charmaix. Je continuais, été comme hiver, à aller à la montagne.

Peu à peu mon sentiment évolua. Je sentis en moi naître d'autres désirs que ceux de la contemplation pure et passive. Je sentis l'attrait d'une lutte inconnue, de conquêtes, de victoires possibles... La montagne me prit tout et toute : par ce qu'elle offre de calme et de reposant et par ce qu'elle propose de combats, de volonté, d'efforts, de ténacité pour arriver à vaincre ses passages afin de mieux se l'incorporer, afin de mieux jouir de ses splendeurs.

Je fis des ascensions avec des camarades plus ou moins fervents, plus ou moins entraînés. Voulant aller plus haut, faire de plus grandes courses, j'allais cinq fois avec Damevin, guide à Aussois. Pour moi, en pensée, un guide devait être un homme extraordinaire, initié à tous les secrets de la montagne et portant en lui comme un signe mystérieux... Je fus satisfait de mes courses dans les massifs Péclet-Polset et de Scolette.

Mais ce n'étaient plus là les bonheurs que j'avais éprouvés. Soumis au guide, passant là, déjeunant ici, mon indépendance se pliait mal à ces exigences et mon initiative entravée ne jouissait plus de ce plaisir unique : être son

maître à la montagne et diriger soi-même ses pas dans les parois, sur les arêtes, où qu'on soit.

Mais, un jour, lassé sans doute de me voir seul, la montagne me fit rencontrer le frère, l'autre soi-même, Emilio Questa et mon cher et fidèle ami Lorenzo Bozano, gênois tous les deux.

C'était le 17 août 1902, vers le soir. Eux descendaient de la Grande-Échelle, moi, du Dôme et de l'Aiguille de Polset. Nous nous rencontrâmes, nous parlâmes.... le commun amour de la montagne, d'instinct, nous rapprocha. J'allais pour coucher aux granges de Largère, mais la spontanéité des sentiments fit que j'acceptai la place offerte au bivouac de mes nouveaux compagnons, au Lac de la Partie. Ce même soir j'y fis la connaissance de Mondini. Le lendemain, votre serviteur en tête, se faisait avec Questa et Bozano la première escalade de l'arête Sud de l'Aiguille Doran.

Une grande affinité de sentiments, une confiance réciproque nous rapprochèrent. Le compagnonnage devint l'amitié au sens exact et noble du terme, celle dont mon cher et estimé ami Guido Rey a pu écrire : " la montagne " éprouve et mesure les caractères ; et c'est " pour cela que les amitiés formées parmi les " monts, dans la communauté continuelle des " fatigues et des risques, deviennent très so- " lides, comme celles qui sont fondées sur une

" parfaite connaissance de l'âme du com-
" pagnon ".

Par Questa et Bozano je fis la connaissance de nombre d'alpinistes italiens, camarades de courses, eux aussi, pour lesquels j'eus et je conserve les plus sincères sentiments.

J'entrai au Club Alpin Italien avant de connaître le Club Alpin Français, fait anormal... mais je n'avais jamais pensé qu'il fût bon de faire partie d'un club pour aller en montagne. Depuis lors j'ai dû faire partie de plusieurs sociétés alpines.

Pendant quatre ans, Questa et moi, parfois Bozano, nous nous retrouvâmes, souvent chaque quinzaine. Nous étions l'ombre l'un de l'autre. Rencontrés en montagne, revus en montagne, nous nous ignorions en tenue de ville, parce que, entre nous, la montagne occupait seule le temps, l'espace et la pensée.

Je connaissais déjà le ski, mais avec mes amis italiens j'en acquis la pratique complète sous la conduite de l'ingénieur Kind. Questa et moi fîmes la première traversée, en ski, du col de Val Stretta.

Souvenirs de ces nuits de Noël, de ces bivouacs à plus de 3000m..., des tentatives dans la chaîne des Rois Mages, de la victoire de la Baldassarre, de la Rocca Bernauda... de celle de la paroi Nord-Est de la méridionale d'Arves (après laquelle mes amis me firent le grand

honneur de m'inscrire au nombre des membres du Club Alpin Académique de Turin). Être unis de cœur, sûrs de la volonté l'un de l'autre, certains des muscles de celui qui nous accompagne; et cela pour aller quérir, là-haut, ces ravissements, ces extases dans cette joie indicible de se sentir en concordance complète avec celui qui, près de nous, vient de partager les luttes, les difficultés, les périls et qui vient, avec nous, de les vaincre.

Après de nombreuses explorations dans les aiguilles d'Arves, sur lesquelles nous élaborions un grand travail... ce fut la catastrophe brute, inerte, qui tue..... pourquoi?

C'était le 8 septembre 1906. Nous venions de faire, sans corde, chacun pour soi, l'escalade de la centrale d'Arves. A la descente nous allions traverser horizontalement, vers sa base, le couloir bien connu et cité par Coolidge. Du Verger venait de tailler pour les mains et pour les pieds la glace noire qui recouvrait le couloir, et ceci pendant plus d'une heure de durée. Pour traverser, nous avions mis la corde. Du Verger passe, Figari passe, je passe, Questa n'avait plus qu'un seul pas à faire quand l'horrible avalanche de pierre se produisit, arrachant Questa, puis chacun de nous, l'un après l'autre, puisque la corde nous reliait.....

Le réveil!..... l'ami hurlant dans la crevasse où il pend, les reins brisés..... les deux autres

blessés aux jambes... Les secours que je fus chercher dans la nuit, broyé, meurtri, sanglant...

En appliquant à Questa les lignes que Guido Rey dédie à son guide Castagneri, je ne pourrai mieux exprimer mon deuil :

" Plusieurs d'entre nous qui le connurent
 " dans l'intimité sacrée de la haute montagne
 " auront précisément éprouvé comme moi, à
 " sa mort, la sensation d'être vieillis, d'appar-
 " tenir désormais à une génération passée d'al-
 " pinistes, tant était grande la place qu'il oc-
 " cupait dans notre vie alpine. Par une sorte
 " de contre-coup, nous nous sentîmes portés à
 " recommencer toute une nouvelle carrière avec
 " d'autres guides; mais celle-ci ne fut peut-être
 " pas, pour nous, aussi pleine, aussi intuitive et
 " spontanée que la première: nos hardiesses
 " furent plus raisonnées, nos pas plus prudents;
 " ce fut comme un second amour dans notre
 " vie .."

Je fis alors des courses au hasard, avec l'un, avec l'autre. Pour démentir certaines appréciations sur les courses sans guide, j'allai, l'année suivante, faire une campagne en Oisans. J'y réussis, accompagné du lieutenant du Verger, la première traversée française, sans guide, de la Meije. Nous fîmes la course en 10 heures.

Je traînais avec moi ma peine inconsolable. La montagne n'était plus ce qu'elle était, puisque j'avais perdu le seul, le frère, qui centuplait

ma joie de par les sentiments que j'éprouvais pour lui. Ce furent 3 ans de courses organisées, mais n'ayant plus entr'elles ni unité, ni cohésion... l'ami n'était plus là.

En 1908, pour une de ces courses, je me rendis au Giomein, au pied du Cervin italien. Là, j'eus le bonheur de rencontrer celle qui quelques mois après devenait ma fiancée... Ma fiancée selon mes vœux, ma fiancée selon mon cœur, puisque, elle aussi, adorant la montagne, n'avait de désir plus grand que d'y venir, de la contempler et de la vaincre. Alpiniste, elle était sincèrement montagnarde, quoique normande d'origine, et nous nous rencontrions...!!

L'un et l'autre séparément, connaissions et vénérons le R. P. Chanoux, qui fut recteur de l'hospice du Petit Saint-Bernard pendant un demi-siècle. Nous formâmes le projet de lui demander de bien vouloir consentir à bénir notre union, à Pâques, en présence de nos deux mères et de nos témoins. Rencontrés en montagne, nous souhaitions nous marier en montagne et aucun prêtre n'incarnait mieux notre vœu que ce grand montagnard que fut le Père Chanoux..... de plus, nous étions heureux des sentiments qu'il voulait bien nous garder.

En février, muni d'une délégation de monsieur le curé de Chambéry, nous allâmes au Bourg-Saint-Maurice, ma fiancée, sa mère et moi. Certains de rencontrer le R. P. Chanoux

qui ne quittait jamais l'hospice, ma fiancée et moi montâmes en ski au Petit-Saint-Bernard... nous y arrivâmes..... mais sur la tombe fraîchement ouverte de notre pieux ami... le soir même de son inhumation.

Nous ignorions tout à cause d'un séjour en montagne et des communications téléphoniques de longtemps interrompues avec l'hospice à cause des amas de neige.

Nous étions désolés dans nos sentiments et... dans nos espérances. L'hospice était alors régi par Monsieur l'abbé Chanoux et Monsieur l'abbé Gauthier, qui, depuis des mois, assistaient le R. P., leur oncle. "Mes enfants, nous dit l'abbé Chanoux, vos publications sont faites sur vos deux paroisses. Monsieur le Curé de Chambéry délègue notre recteur que je remplace. A Pâques, vos mères ne pourront pas monter, ni elles ni vos témoins, à cause de l'état de la montagne en cette saison... il faut attendre le mois de juillet. C'est bien loin..... de plus vous venez d'avoir le deuil de votre grand'mère..... voulez-vous que, par mon entremise, demain matin le Père Chanoux bénisse votre mariage du haut du ciel? „ Quelle proposition, quelle tentation! Nous ne pensions pas à cela, mais aussi quelle résistance à cause de nos familles...

Cependant le lendemain matin, à 6 heures de France, par un grand froid et la tourmente

notre mariage fut célébré dans la chapelle de l'hospice du Petit-Saint-Bernard. Nous avions comme témoins monsieur l'abbé Gauthier, monsieur Martinet secrétaire du Père Chanoux et le personnel de l'hospice.

Nous étions en tenue de montagne, et comme nous n'avions pas d'alliance, on employa à cet effet deux bagues que ma fiancée portait: l'une formée d'une tresse de cheveux de son père, l'autre d'un petit cercle d'or auquel pendait un cristal de roche qu'elle avait elle-même cueilli au Tour Noir.

Quelques heures après, sous la neige, nous quitions l'hospice pour rejoindre les nôtres!!

Nous étions la main dans la main et dévalions vers la vie, le cœur plein de nos émois, du souvenir de notre union, de nos espérances et de notre amour en la montagne.

Depuis lors la montagne est, si j'ose le dire, presque notre unique but. Vivant à la mi-montagne, nous consacrons aux hautes altitudes tout ce que la vie nous permet. Escalades d'été, randonnées ou ascensions hivernales, nous sommes toujours certains de trouver en elles les joies qui semblent irréelles. En grimpeurs, en skieurs, nous allons, comme là-haut, la main dans la main vers cette inépuisable source de plénitude de vie, de visions splendides et de bon-